

chargea de leur redistribution. (Cf. Comité provincial d'aide aux familles des victimes d'accidents mortels du Travail. 4e rapport général d'activité. Période du 1er octobre 1951 au 31 décembre 1958, T. IV, Mons, mars 1959, p. 8.)

<sup>19</sup> Entretien avec François Collinet, avocat des parties civiles, Gilly, 13 mars 2003.

<sup>20</sup> Entretien avec Jacques Moins, avocat des parties civiles, Ixelles, 9 avril 2003

<sup>21</sup> *Le Drapeau Rouge*, vendredi 2 octobre 1959, 38<sup>e</sup> année, n°192, p. 1.

<sup>22</sup> "Interpellation de M. NOËL au Ministre des Affaires Economiques et au Ministre du Travail sur les mesures qu'ils comptent prendre en vue d'établir clairement les responsabilités dans la catastrophe de Marcinelle et de réparer les préjudices subis par les familles des victimes", in *Annales Parlementaires (Sénat)*, 2 décembre 1959.

<sup>23</sup> Cenforsoc, Procès de la catastrophe du Bois du Cazier, Archives du collectif d'avocats des parties civiles, Dossier n° 11, "Arrêt de la Cour d'appel séant à Bruxelles, 13<sup>e</sup> chambre, siégeant en matière de police correctionnelle du 28 janvier 1961", feuillets 22 à 26.

<sup>24</sup> Entretien avec Jacques Moins, avocat des parties civiles, Bruxelles, 9 avril 2003.

## Souvenir d'un ancien surveillant au triage-lavoir de Saint-Emmanuel (charbonnage du Bois-du-Luc) - 2<sup>e</sup> partie

[Pour la première partie, voir le PIWB n° 62, pages 12 à 14]

La vie au charbonnage était différente chaque jour. Bons et mauvais moments se succédaient, sans jamais entamer l'enthousiasme des travailleurs qui, lorsqu'un accident se produisait, se rappelaient les risques qu'ils encouraient quotidiennement :

"Je pourrais vous raconter beaucoup d'anecdotes sur le travail au charbonnage. J'ai vu un jour un accident assez grave au caisson à schlamm (il y avait un caisson à fines et un caisson à schlamm). Un ouvrier est tombé dans le caisson à schlamm<sup>1</sup>. Il est passé dans l'entonnoir qui évacuait le schlamm vers un bac inférieur où il était remué à l'aide d'une grosse barre de fer. Une fois dans le bac inférieur, le malheureux a agrippé la barre de fer. Il en est sorti vivant. Si vous aviez vu par où il était passé... c'est difficile à croire ! On l'a retiré par la gaine d'évacuation. C'était un fameux gaillard. Quand on l'a retiré, l'in-

génieur de service a voulu le conduire à l'hôpital. Mais lui a refusé et a continué à travailler. Il a eu une chance infernale : la personne qui scafotait<sup>2</sup> avec la barre a senti quelque chose et a appelé le chef. Il a dit : 'Nom de Dieu, Jérôme, je scafotte, je scafotte, et il y a ène sakè<sup>3</sup> qui tient...'. Il a sorti une bottine et a crié '...Il y a un homme dedans...'. Mais les plus beaux souvenirs, ce sont les jours de fête. A la Sainte-Barbe par exemple, on réalisait des chapelles dans les triages comme au fond. Mais attention, après le passage du directeur qui était parfois accompagné par son épouse et ses enfants, il fallait se remettre au travail. On érigait des chapelles mais il ne fallait pas arrêter de travailler. Si, par exemple, il fallait tirer 1000 cârs (des chariots) d'habitude ; à la Sainte-Barbe, il ne fallait pas s'arrêter à 900. La même production était indispensable. La veille de Sainte-Barbe n'était pas jour de congé. On devait travailler toute la journée. Même celui qui assurait le service de nuit. Bien en-

## ETHNO-TÉMOIGNAGE

tendu, vous imaginez la suite. On travaillait normalement, mais en quittant la fosse, on allait boire ! Dans le temps, on n'avait pas la même vie que maintenant, on n'allait s'amuser 'ène bèkéye'<sup>4</sup> que le dimanche. Je n'allais jamais à la messe. C'était toujours les mêmes qui allaient à la messe. Celui qui allait à l'église était bien vu par le directeur. Dans le fond, pour avoir une belle place... Je n'allais à l'église qu'avec la fanfare. Mais, attention, la fanfare était à peine entrée dans l'église pour jouer la Brabançonne que je m'éclipsais pour aller au cabaret situé sur le coin, en face de l'église et de l'école des filles : 'L'Hôtel du Quinconce'. Environ cent mètres plus loin, il y avait un autre café : 'Au Gaillard'. Quand la fanfare sortait de l'église, j'allais rechercher mon tambour et on redescendait. J'ai joué de la musique à Trivières également, mais pas très longtemps. Avec la fanfare, nous avons été dans beaucoup de villes belges (Liège, Gand, etc). On jouait lors des cortèges fleuris.

A l'étranger, je ne suis jamais allé. J'étais trop jeune pour accompagner la fanfare hors de Belgique. J'ai commencé à jouer de la musique en 1927, j'avais dix ans. Une année plus tôt, la fanfare avait joué à Paris. S'il n'y avait pas eu la guerre, la fanfare existerait encore, à moins qu'elle n'ait disparu à la fermeture des charbonnages. On devait rendre les instruments et les costumes. On a tout laissé pourrir ! Celui qui pouvait prendre ène sakè... Il y a eu des vandales ! Le costume devait être entretenu par le musicien ou sa famille. Il y a eu jusqu'à 120 musiciens dans la fanfare. Tous travaillaient au charbonnage. Tous les musiciens avaient une belle place au charbonnage, sauf moi. Je n'ai jamais eu une belle place au charbonnage. Pourquoi ? Je n'en sais rien ! Tous les autres musiciens avaient une belle place : surveillant à la cour au bois, par exemple. Il n'y avait pas beaucoup de fêtes locales à Bois-du-Luc, à l'exception de la kermesse qui était réputée comme étant la meilleure du Centre. Elle durait trois jours. Quand je suis rentré à

la fosse, on commençait la journée à 7 heures 30 et on s'arrêtait à 12 heures pour manger. On avait droit à un quart d'heure, pas un quart d'heure et 10 secondes. Le travail n'arrêtait pas. La personne qui vous remplaçait pendant que vous preniez votre repos travaillait parfois plus vite que vous. Au laveoir, il y avait le chef laveur, le surveillant, le responsable du laveoir, le laveur à fines, le laveur à grosses. La même hiérarchie était présente lors des pauses du matin et de l'après-midi. On était 'scrant'<sup>5</sup>, mais c'était le bon temps..."

On vivait en autarcie au charbonnage. La société avait construit un hôpital, un hospice, une cité ouvrière, un magasin, un café, des écoles, une église, un parc avec kiosque, une salle des fêtes, une bibliothèque, etc .. Proches au travail, les gens étaient également proches dans leur vie privée. Les liens créés au travail, soudaient les travailleurs qui s'amusaient généralement entre eux : "...On ne sortait qu'une fois par semaine, mais on s'amusait bien. Maintenant, c'est di-

manche tous les jours... Au Bois-du-Luc, le long du Pavé, avant d'arriver au charbonnage, il y avait sept cafés. Dans les Carrés, en face du musée, au coin de la rue, il y avait un café (ou deux ?). En face du café, il y avait un magasin : 'A Pierre le Champêtre'. En face de la gare, il y avait quatre ou cinq cafés. Deux d'entre eux étaient également des salons de danse, le 'Café de l'Espérance' par exemple. A Saint-Amand<sup>6</sup>, il y avait deux cafés aussi. Après la guerre, on allait s'amuser à Bracquegnies et ma femme m'accompagnait. Maintenant, nous buvons de l'eau ! C'était bien en ce temps-là, on était pauvre mais on s'amusait bien ! Si on pouvait dépenser 100 francs, il ne fallait pas en dépenser le double. Le charbonnage ramassait les immondices une fois par semaine. Pour chaque maison, il n'y avait qu'un seau d'immondices. Les seaux étaient vides dans un barot qui était

---

Triage-lavoir du Bois-du-Luc. Coll. Henri Pot.





Chapelle Sainte-Barbe au fond, fosse Saint Emmanuel, vers 1950. Coll. Henri Pot.

déchargé sur le terril situé près de la gare de Bois-du-Luc. Alors que maintenant... Il y avait également deux cordonniers ('Mononc Auguste' et 'L'Jamb de Bos'), un coiffeur (derrière l'église de Bois-du-Luc), deux bouchers, un pâtissier (à Saint-Amand) et un magasin 'Le Bon Grain'. A ce moment-là, on avait plus de contact avec les gens que maintenant. On avait droit à 500 kg de charbon chaque mois et un bon de bois par an. Plus tard, on a eu droit à une augmentation de salaire, à la place des bons de charbon. Au 'Bon Grain', on trouvait de tout, sauf des vêtements, même des sabots. Il y avait aussi le cercle horticole. On pouvait gagner des prix à l'occasion de concours. Tous les mois, il y avait une conférence et une loterie. On gagnait des brouettes, des pelles, des fleurs, etc. Toujours des objets utiles, des 'affaires pour travailler'. Il y avait aussi le concours du plus beau jardin. J'ai habité vingt-trois ans dans les Carrés. Les maisons étaient repeintes chaque année, avant la kermesse, par les ouvriers du charbonnage (deux à trois semaines avant la kermesse). La couleur (d'abord de la chaux blan-

che, puis jaune) était mise dans des chariots de mine. On a peint à la brosse, puis avec un pulvérisateur. La plupart du temps, les peintres étaient flamands, à une exception près. Les portes étaient repeintes en vert (foncé ou pâle, peu importe, il pouvait y avoir plusieurs sortes de vert). Le charbonnage repeignait les façades ; les locataires, les portes. Jamais une autre couleur (brun ou bleu), toujours du vert. Maintenant ce sont des portes en PVC. Les châssis en fonte des fenêtres étaient peints en blanc. Quand je me levais le matin en hiver, il y avait des glaces au plafond. Quand je descendais, le poêle au charbon était tout rouge mais, dans la chambre, il fallait se couvrir. Malgré tout, on se plaisait bien. J'y ai habité vingt-trois ans. Il fallait se laver dans de grandes bassines ou des cuvelles en bois. On allait chercher l'eau à l'extérieur, à la pompe. On avait une clé (je l'ai encore !) pour actionner la pompe. On se lavait torse nu. Si on pouvait avoir la même vie, on recommencerait. Au triage, il y avait une bonne ambiance. Il fallait venir quand cela marchait, c'était un beau film à voir. On ne gagnait pas beaucoup, mais on s'amusait bien. On vivait vieux au charbonnage : j'ai 78 ans, ma femme en a 75.

Mon père travaillait aux fours à coke. Il ne gagnait pas beaucoup et c'était le bagne. Au charbonnage, les plus malheureux étaient les ouvriers qui travaillaient aux fours à coke. On jouait à la balle sur la place de Bois-du-Luc. Quand mon père rentrait, il se lavait et allait voir jouer à la balle. Il disait : '...Regardez, ils jouent à la balle, eux ils savent jouer à la balle, mais moi, quand j'ai fini ma journée, je ne sais pas jouer à la balle...'. C'était un Flamand qui est venu en Wallonie dans les années 1890. Il était vannier. Il n'y avait plus de travail dans les Flandres et il est venu par ici. Le directeur avait son propre chauffeur qui le conduisait partout en Belgique et à l'étranger. Mais attention, le chauffeur restait toujours à l'écart...".

Alain Dewier

## Notes

<sup>1</sup> *Schlamp* : déchet de charbon.

<sup>2</sup> *Scafoter* : chercher, tripoter.

<sup>3</sup> *Ene sakè* : un petit quelque chose.

<sup>4</sup> *Ene békéye* : un petit peu.

<sup>5</sup> *Scrant* : fatigué.

<sup>6</sup> Le siège Saint-Amand fut ouvert en 1827. Il ferma en 1914, après avoir atteint la profondeur de 196 mètres.